

# Entre le plomb et la plume: une histoire des avant-gardes

**Le développement massif qu'a connu la presse écrite tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle a fortement influencé la manière de concevoir la littérature. Il a également ouvert la porte à de nouvelles formes littéraires explorées par des auteurs comme Mallarmé, Tzara ou Butor**

Le 1<sup>er</sup> juillet 1836, avec les débuts de *La Presse*, Emile Girardin lance le premier quotidien des temps modernes. Un demi-siècle plus tard, *Le Petit Journal* devient la première publication au monde à atteindre le million d'exemplaires. La presse écrite entre alors dans un «âge d'or» qui va bouleverser le champ de l'écrit et rendre obsolète la définition classique de la littérature. Face à ce cousin doté d'une puissance et d'une rapidité jusque-là inédites, qui chamboule à la fois le style et la typographie, comment produire une œuvre? Soulevée par Stéphane Mallarmé puis reprise par des auteurs comme Tristan Tzara, Michel Butor ou Olivier Rolin la question traversera tout le XX<sup>e</sup> siècle en donnant naissance à de nouvelles formes littéraires. C'est l'histoire de cette quête artistique que reconstitue *Le Journal et les lettres*, ouvrage en deux volumes signé par Patrick Suter, chargé d'enseignement à l'École de langue et de civilisation françaises de la Faculté des lettres.

Rendu possible par le recul de la censure tout autant que par l'apparition des rotatives et de la composition mécanique, qui permettent l'augmentation continue des tirages, le spectaculaire essor que connaît la presse périodique au cours du XIX<sup>e</sup> siècle est marqué par l'omniprésence des écrivains dans les colonnes des journaux. Par le biais de romans publiés d'abord en feuilleton, les rédactions deviennent les principaux employeurs d'auteurs comme Dumas, Balzac, Lamartine ou Châteaubriand. «*Le journal fait alors figure de formidable laboratoire d'écriture où s'élaborent les modèles du poème en prose, du roman-feuilleton ou du roman policier*, explique Patrick Suter. *Extraordinaire moyen d'influence sur l'opinion, il attire les meilleures plumes de l'époque, si bien que jusque vers 1850, on peut croire que la littérature réussit à imposer ses lois et ses pratiques au monde de la presse.*»

L'hypothèse est d'autant plus plausible que dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Cercle de Léna, sous la conduite des frères Schlegel, a signé l'arrêt de mort de la littérature telle qu'on l'entendait sous l'Ancien Régime. Selon Friedrich Schlegel, dont l'influence sur l'histoire littéraire sera considérable, «*tous les genres poétiques classiques, dans leur rigoureuse pureté, sont à présent risibles*». Toute œuvre littéraire, ajoute le père fondateur du romantisme allemand, ne peut désormais passer que par le fragment, mode d'expression spontané qui, de par sa forme inachevée, autorise une réflexion infinie.

## UN ESPACE D'INVENTION UTOPIQUE

Pour réaliser ce programme, le journal fait un temps figure de territoire privilégié. De par sa forme, son rythme, son découpage, sa périodicité et son caractère collectif, il se rapproche en effet du modèle évoqué par les romantiques. «*En ce temps d'invention d'un nouveau journalisme, la presse peut donc être perçue par les écrivains comme un espace utopique permettant la maturation d'une société inédite*», confirme Patrick Suter.

Il faudra cependant vite déchanter. Dans la mesure où il faut vendre pour attirer les annonceurs, les patrons de la grande presse délaissent les débats d'idées, les finesses de style ou de pensée au profit de nouvelles brèves, multiples et variées, rédigées dans un langage simple, avec une préférence marquée pour le sensationnel et le fait divers. «*Le journal, dès lors, n'est plus un espace voué au plaisir des mots*, résume Patrick Suter, *mais un organe d'information calibré et rubriqué pour remplir sa fonction nouvelle: vendre de la publicité.*»

Dans un tel contexte, l'œuvre de Stéphane Mallarmé constitue, selon Patrick Suter, un tournant majeur dans l'histoire des relations entre presse et littérature. Le poète français

innove en effet en étant l'un des premiers à se servir des nouvelles possibilités formelles offertes par le journal pour renouveler les processus d'invention littéraire. Estimant que l'évolution suivie par la presse au cours du XIX<sup>e</sup> siècle a détourné les poètes des journaux et ruiné toute possibilité de s'en servir comme des lieux privilégiés d'invention poétique, il se propose en effet de «*partir de dispositifs ou de propriétés de la presse pour produire des œuvres littéraires d'un nouveau type.*»

A la veille de la Première Guerre mondiale, une quinzaine d'années après la mort du poète, la prestigieuse *Nouvelle Revue française* (NRF) publie *Un Coup de dés n'abolira jamais le hasard*. Considéré comme le premier poème typographique de la littérature française, ce texte, édité pour la première fois en 1897, bouscule toutes les règles de l'édition. Mis en évidence par l'usage de très grandes lettres capitales (qui rappellent immédiatement celles utilisées dans la presse), le titre est disséminé au fil des pages. Le corps de l'œuvre est, quant à lui, constitué de blocs de textes épars entre lesquels le lecteur est forcé de chercher son chemin.

## UN JOURNAL À L'ENVERS

Egalement édité en 1897, *Divagations* se présente comme une œuvre expérimentale composée d'articles déjà publiés par Mallarmé, mais qui ont été redécoupés et réagencés par le poète selon un ordre qui semble insaisissable. «*Au fond, ce que propose ce livre, c'est une réflexion sur ce qu'est la saisie de l'actualité*, explique Patrick Suter. *En abordant ce qu'il appelle les «grands faits divers» à la toute fin du livre, après diverses réflexions portant entre autres sur le livre et sur les institutions, Mallarmé place le lecteur face à une œuvre qui fonctionne à l'envers des journaux tout en s'intéressant en partie aux mêmes objets.*»

Malgré l'aspect fondateur de son travail, Mallarmé n'est pas le seul à chercher à exploi-

